

Le *bindu* - ou point - de Raza

Suresh Sharma

Cet article est rédigé à la mémoire de Sayed Haider Raza à partir d'une conversation (Shunya aur Aakar: Form and Nothingness, 28 février 2007) sur la forme en tant qu'idée et expérience artistique, que j'ai eu le privilège d'engager avec le Grand Maître, au nom du Centre d'étude des sociétés en développement (CSDS) de Delhi. Raza Sahib préconisait l'écoute, mais il maîtrisait le verbe aussi, en hindi, en français et en anglais. Ses mots, choisis avec soin et subtilité, n'étaient jamais trop nombreux. L'objectif était d'établir un pont entre une forme résolument moderne, les sciences humaines ou sociales, et une forme cognitive bien plus ancienne, l'art et l'esthétique.

Les sciences sociales tentent de donner du sens au monde ; elles s'interrogent sur la place de l'homme dans son environnement. Elles sont mues par une attente inéluctable : obtenir des résultats mesurables quant à un certain nombre de faits essentiels et de fonctions vitales. En tant que méthode, elles visent à caractériser - ou au moins à indiquer - les structures, les connexions et leurs implications, dans l'objectif de déterminer l'enchaînement conduisant à la constitution et au fonctionnement des faits et des phénomènes sociaux. La quête de Raza Sahib se situe à un autre niveau. Son travail repose sur des bases affranchies de toute forme d'enchaînement, de structure et d'implication. Contrairement aux sciences sociales, ses canaux d'expression ne relèvent pas des mots, mais de la sphère des formes graphiques et des couleurs. En sciences sociales, la quête est exclusivement tournée vers les faits sociaux, leurs formes représentatives et leur mesure. Le mot en est l'arbitre final. Dans l'univers de Raza, les formes graphiques prennent le contre-pied des mots : elles sont uniques et intraduisibles. C'est ce qui a fait de la conversation avec Raza Sahib un moment extraordinaire d'une richesse rare. Avec lui, il devient possible de ressentir et de comprendre la relation entre la forme et le sens, dans laquelle le mot n'a pas de présence intrinsèque.

Lorsqu'il parlait de « forme », Raza Sahib évoquait souvent le *bindu*, c'est-à-dire le point, dans un « mouvement absolument libre », ainsi que la « nécessité intérieure » de Rilke, qui consiste en un élan parfait échappant à toute forme de conditionnement et de contrôle. Pour lui, ce « mouvement absolument libre » magique a commencé à l'école, lorsque son enseignant dans le petit village reculé de Babaria (Mandla, centre de l'Inde) lui a demandé de s'asseoir et de fixer un petit point blanc dessiné sur le tableau noir, pour l'aider à se soustraire des distractions dont il souffrait sans cesse. Le *bindu*, dans l'interprétation de Raza, englobe, en tant que marqueur textuel et métaphore graphique, le commencement et la fin - ceux de l'artiste, mais aussi ceux du point. Les êtres humains sont profondément préoccupés par leurs origines, une obsession dont il semble impossible de se libérer. Cette notion renferme implicitement une vive inquiétude pour la fin. Ces deux éléments, origine et fin, demeurent excessivement incertains, car rien n'est plus difficile que représenter le début et marquer la fin. L'enchaînement, ou plus précisément l'idée d'ordre en rapport avec la fin et le commencement qui sont recherchés, est éminemment insaisissable en soi. Et pourtant, sans fin ni commencement, donner du sens à tout ce qui demeure entre les deux semble absolument impensable : tout ce que nous sommes et ce que nous cherchons à savoir, ce pour quoi nous vivons et ce que nous expérimentons. Le commencement et la fin semblent être constamment inextricablement liés. Chaque fin constitue un nouveau début. La fin d'un mois, par exemple, marque le début du mois suivant : c'est un rappel ineffaçable du temps qui apparaît comme l'arbitre au-delà de la finalité.

Le *bindu* est le leitmotiv de Raza. Il marque le point d'équilibre et l'aboutissement de sa quête fervente d'appartenance authentique à des origines indo-européennes et à des universaux artistiques. La fin et le commencement y sont indissociables. Jusqu'à sa dernière toile inachevée, sa fascination pour le *bindu* laisse planer des notes philosophiques sacralisant la pureté, l'essentiel. Le *bindu* est la forme qu'il a retenue pour évoquer la notion de zéro et de vide, de néant et d'infini. Il s'agit d'un rappel tout en subtilité de la profonde convergence que renferme la cognition humaine qui demeure bien au-delà de l'étendue de la relation historique et de tout acte de communication tangible possible. Le point, en tant que

représentation de la notion de zéro ou de néant, trouve son origine dans deux matrices historiques totalement indépendantes, qui ont subsisté sans subir le moindre changement et témoignent d'un éloignement absolu : celles des civilisations maya et indienne. Il ne s'agit pas simplement d'une situation présentant des similitudes mais au contraire d'une situation absolument identique. Intéressons-nous au paradoxe tentant reflété par cette convergence spontanée. Le *bindu* est une représentation du néant, c'est-à-dire « une chose » qui ne signifie « aucune chose ». En tant que forme dénuée de dimensions, ce point incarne la négation de l'idée même de forme : c'est une question d'espace ou de dimension et de distance. Dans ce sens précisément, « le zéro » et « l'infini » sont des notions incluses dans la matrice des nombres, alors qu'elles ne peuvent être exprimées sous forme de nombres.

Ananda Coomaraswamy a su trouver un lien sur le plan sémantique entre les termes signifiant vide (*sunya*), espace (*akasa*), espace lointain (*antariksa*), infini (*ananta*) et complet ou entier (*purna*). Dans l'imaginaire philosophique indo-européen, tous sont des « symboles verbaux » du zéro mathématique, désigné par le terme *kha*. Dans ce contexte, *akasa* ne désigne pas « l'espace physique » mais le principe pur d'espace « sans dimensions » à travers la « matrice des dimensions ». Coomaraswamy cite le mathématicien indien Bhaskara du début du XII^e siècle pour évoquer les liens extrêmement subtils unissant la terminologie scientifique, philosophique et mathématique ; le prédicat du zéro mathématique (*kha*) prévalant sur le présupposé métaphysique d'infini (*ananta*).

« Une quantité divisée par zéro devient une fraction dont le dénominateur est zéro. Cette fraction est dite "quantité infinie". Cette quantité, constituée de ce qui a zéro pour diviseur, ne peut être changée, si grandes que soient les quantités insérées ou extraites, car aucun changement ne survient dans le Dieu infini et immuable [*anante acyute*] quand les mondes sont créés ou détruits, bien que de grands nombres d'êtres soient absorbés ou créés. »

(Traduction tirée de l'ouvrage *Epistémologie mathématique* d'Henri Lombardi, paru en 2011)

Le *bindu*, en tant que symbole véhiculant la notion de zéro ou de néant, témoigne d'une présence remarquable dans la cognition humaine. Il apparaît irrévocablement dans des domaines aussi variés que les mathématiques, la philosophie, le comptage, le commerce et la peinture. Le point de fuite, prodigieux don conceptuel de la Renaissance pour représenter la perspective en peinture, n'aurait aucun sens sans avoir le zéro ou le néant comme élément de référence. La capacité à compter, tels des mots modulés dans une structure de référence infinie pour prendre un sens, se vérifie chez tous les êtres humains. En effet, il n'a jamais été rapporté qu'un groupe soit incapable de reconnaître cette abstraction dense que sont les nombres. Il est possible que de petites communautés vivant dans des situations proches de l'isolement total ne soient pas en mesure de compter au-delà de 20, voire de 5. Il n'en demeure pas moins que le cheminement profondément abstrait qui sous-tend l'acte de comptage est connu et intégré. Le point le plus lointain de ce cheminement, à savoir le dernier nombre nommé, ne constitue en réalité pas la fin de l'acte de comptage. Le cheminement profond sous-jacent à la toute première étape du comptage est semblable au cheminement incroyable qui sous-tend la prononciation du premier mot. Contrairement aux mots cependant, les nombres jouissent d'une véritable autonomie qui leur confère une qualité assimilable à l'image, une intégralité. Les origines de l'écriture sont étroitement liées à celles du comptage. Il est possible de considérer la création de signes visibles pour compter et écrire – les nombres et l'écriture – comme la réification de catégories conceptuelles invisibles par nature.

La réification désigne ici la création, en quelque sorte, d'une chose permettant de figer le discours et le comptage, et de les faire échapper à l'oubli, qui survient inexorablement dans le cours naturel de la vie et de l'existence. Dans la réification, la mémoire atteint un lieu transcendant la vie humaine. La mémoire humaine conserve par conséquent une intimité intrinsèquement fluide avec les artefacts et l'art.

Deux anciennes formules portent sur l'extraordinaire jeu entre la vie et la cognition en tant que commencement subtil dépassant l'enchaînement et la filiation :

- **Dans la logique de Pythagore, le monde et la vie commencent par des chiffres.**

- **Dans l'imaginaire philosophique indo-européen, le commencement et la forme sont indissociables de la dissolution et de l'informité.**

Selon Raza Sahib :

- **Rien n'est intrinsèquement altéré dans le processus artistique.**
- **L'art est une représentation de l'espoir qui transcende la connaissance.**